

Les femmes dans le bouddhisme zen Sôtô

Brigitte Seijô Crépon

(article paru dans *Regard bouddhiste n° 11, juillet/août 2015*)

Bien qu'on en parle peu, les femmes ont été présentes activement dans le bouddhisme zen Sôtô au Japon, dès sa formation au XIII^e siècle et jusqu'à nos jours, à la fois en tant que religieuses et en tant que laïques. Ce qui est particulièrement notable est l'enseignement sans discrimination par rapport aux femmes des deux patriarches fondateurs du zen Sôtô au Japon, Dôgen et Keizan. Malgré cela, le poids des coutumes et de la société, a fait que les femmes avaient un rôle hiérarchiquement inférieur aux hommes chez les religieux.

Aujourd'hui au Japon comme en Occident, les femmes et les hommes ont, en théorie, le même statut dans le bouddhisme zen Sôtô. Autre particularité par rapport à la plupart des écoles bouddhiques : les moines et les nonnes peuvent se marier.

L'enseignement des fondateurs du zen Sôtô

« *Quand on pratique la Voie, le plus difficile est d'obtenir un maître. Peu importe son aspect, qu'il soit homme ou femme, mais ce doit être une personne sûre, digne de confiance ; ce doit être une personne telle quelle.* » C'est avec ces mots que maître Dôgen (1200-1253), l'un des deux fondateurs du zen Sôtô au XIII^e siècle, commence un des textes du *Shôbôgenzô (Raihai tokuzui*, « Obtenir la moelle en vénérant »). Dôgen prône ici l'égalité des genres comme exemple de cet enseignement fondateur : tous les êtres *sont* la nature de Bouddha.

Quand il écrit ce texte, en 1240, il tentait de bâtir une communauté basée sur le respect de l'égalité des êtres en tant que pratiquant bouddhiste, incluant les femmes. Pour Dôgen, celui qui a obtenu la Loi est un ancien Bouddha en personne, un être éveillé, et n'est pas déterminé par une ségrégation telle que homme et femme,

classe sociale, âge, distinction entre laïc et religieux, etc. Il ajoute : « *Pourquoi l'homme serait-il plus estimable que la femme ? ... C'est l'enseignement qui est à respecter et à estimer. Ne discutez pas de la différence entre les hommes et les femmes.* »

Un peu plus loin, Dôgen aborde longuement le point épineux de ceux qui considèrent la femme comme un objet de convoitise charnelle – point qui est toujours d'actualité –, qu'il traite de façon résolument moderne – bien loin de la misogynie exprimée dans les textes anciens.

Il dit ainsi : « *...les gens les plus stupides considèrent et voient encore aujourd'hui, sans convertir leur regard, la femme comme objet de convoitise charnelle. Les enfants de Bouddha ne doivent pas être ainsi. Si vous repoussez les femmes parce qu'elles pourraient devenir un objet de désirs charnels, faudrait-il également repousser tous les hommes ? S'agissant des circonstances pouvant devenir la cause de souillure, l'homme comme la femme peut devenir un objet de convoitise. Celui qui n'est ni homme ni femme peut aussi le devenir. Le rêve, l'illusion et les fleurs de Vacuité peuvent aussi le devenir.* »

S'il faut repousser l'autre craignant qu'il puisse devenir un objet de convoitise, hommes et femmes se haïraient mutuellement. Si l'on faisait le vœu de ne jamais voir de femme, est-ce qu'il faudrait les rejeter aussi lorsqu'on fait le vœu de faire passer tous les êtres sur l'autre rive ? Il ajoute : « *Parmi les mauvais, il y a également des hommes ; parmi les bons, il y a également des femmes. ... Quand on n'est pas encore libéré des passions, on ne l'est pas, que l'on soit homme ou femme. Quand on en est libéré, il n'y a aucune distinction entre hommes et femmes.* »

Dôgen, enfin, nous invite à clarifier la

nature du désir plutôt que de l'ignorer ou que de s'enfuir par peur, car où que l'on aille se réfugier, de nuit comme de jour, tant que l'objet n'est pas clarifié, il existera et, même très loin, il pourrait nous tenter de plus belle.

Plus loin dans ce texte, Dôgen critique certaines pratiques bouddhistes japonaises de son époque, comme celle interdisant aux nonnes et aux femmes d'entrer dans les lieux sacrés à cause de leur impureté. Comment pourrait-il y avoir des êtres ou des lieux « purs » ou « impurs » dans l'enseignement du Bouddha qui est non-dualité ?

Le deuxième fondateur de l'école Sôtô, Keizan Jokin (1264-1325) a été quant à lui très influencé par les femmes, notamment sa grand-mère, qui avait été disciple laïque de Dôgen et sa mère qui fut abbesse d'un temple zen Sôtô. Toutes deux, comme Keizan, avait une grande dévotion envers Kannon, le bodhisattva de la compassion, qui est représenté sous une forme féminine au Japon. A la mort de sa mère, il s'est engagé à enseigner le bouddhisme aux femmes et il encouragea activement des disciples femmes à devenir nonnes et à résider dans les temples ; il donna d'ailleurs transmission à Ekyû, la première nonne japonaise à l'avoir reçu. À cette époque où les femmes étaient marginalisées, c'était réellement nouveau. On pense que c'est là l'origine de l'organisation des nonnes de l'école Sôtô.

Place des femmes dans le zen Sôtô au Japon

Au Japon, il existe des temples qui font office de paroisse pour les laïcs, ce sont la grande majorité des temples (ils sont transmis pour la plupart de père en fils ou fille), des temples de formation de nonnes (Nisôdô), des temples de formation de moines ; et quelques temples de formation sont mixtes, en général ceux qui accueillent des étrangers.

Le plus important temple de nonnes est l'Aichi Senmon Nisôdô, à Nagoya, dont l'abbesse est la révérende Aoyama Shundô. Elle veille personnellement à la formation des nonnes, mais enseigne éga-

lement aux laïques et est très sensible aux difficultés des femmes et des hommes de son temps. Elle parle simplement de ce qui importe à tous : trouver le bonheur et la joie de vivre dans notre vie. C'est un écrivain renommé et experte des trois Arts fondamentaux japonais (la voie des fleurs – *kadô* – la voie du thé – *chadô* – la voie de la calligraphie – *shodô*). Elle donne des enseignements, des conférences, et s'est faite connaître du grand public et des médias. De nombreuses nonnes occidentales ont séjourné au Nisôdô, et y ont reçu la même formation traditionnelle : lever à l'aube, pratique de la méditation (*zazen*), des cérémonies et des repas, travail pour la communauté, étude des textes, enseignements, pratique des arts japonais. En plus de la formation à la vie religieuse et monastique, les temples de nonnes sont le lieu du maintien des arts japonais qui sont en déclin dans la société d'aujourd'hui.

A propos de la pratique, Aoyama Shundô dit : « *N'essayez pas d'obtenir quelque chose dans la pratique religieuse. Bien sûr, celle-ci vous modifie, mais ce n'est qu'une conséquence, non le but recherché.* »

A propos des enseignants, elle ajoute : « *... ils évitent de se donner de l'importance : on ne peut pas les reconnaître à leur apparence. Seul un véritable maître nous dit des choses que nous n'aimons pas entendre. Sans user de titre et vêtu d'habits modestes, il habite une demeure simple, continuant à approfondir lui-même sa recherche de la Voie qu'il pratique, faisant de cette dernière et du Dharma ses propres enseignants.* »

La situation des femmes de chef de temple

Comme les moines et les nonnes peuvent se marier – malgré cela, peu de nonnes le sont –, les temples sont généralement dirigés par un couple, le moine chef du temple et sa femme. Il y a également des temples dirigés par des nonnes qui sont chef de temple. Les femmes de chef de temple – qui ont une vie laïque – occupent une place importante dans la vie de la paroisse et du zen Sôtô. Elles reçoivent une ordination spécifique, elles accueillent les laïcs de leur

paroisse lors de décès de proches, de funérailles ou de commémorations, elles s'occupent de la tenue du temple. Elles sont d'un grand dévouement, d'une grande écoute auprès de la population, et sont souvent très respectées. Bien qu'elles ne soient pas des moniales, elles mènent une vie religieuse, leur existence est entièrement vouée aux autres et est un exemple de vie de bodhisattva.

Mon expérience du zen au Japon

Le bouddhisme s'est toujours adapté aux pays dans lesquels il s'est répandu ; il s'est teinté de leur culture, en a adopté certains rituels, certaines traditions, et cela a contribué à lui donner ses multiples facettes ; les pays qui l'ont accueilli, en retour, ont été influencés par sa doctrine. Au Japon par exemple, le concept d'un royaume transcendant au-delà de l'expérience du monde phénoménal n'est pas vraiment développé. Au contraire, l'une des caractéristiques de la culture japonaise est l'attention portée au présent, à l'action du moment, où s'affirme le « ici et maintenant » – ce qui est très développé dans le zen Sôtô. C'est ce que j'ai pu ressentir lors de mes séjours dans les temples.

La pratique du zen – c'est-à-dire la vie quotidienne –, insiste particulièrement sur cet aspect. Tout se joue dans l'instant présent : la méditation, la cérémonie, le repas, l'étude, le repos, et cela en interrelation avec les autres, avec l'environnement. Être au bon endroit, dans le bon *timing*. Chaque action de la journée est un exercice qui nous éveille au moment présent, c'est-à-dire à l'éternité. Il ne s'agit pas d'une activité autocentrée, mais d'une ouverture au monde, en résonance avec toutes les existences, dans l'oubli de soi. De plus, cette pratique se fait dans une entraide mutuelle, ce n'est pas une compétition et l'on s'efforce de s'aider les uns les autres, de mettre nos forces en commun. Dans la vie de temple, il n'y a pas de place à « *j'aime faire ceci, je n'aime pas faire cela* », s'il faut que vous fassiez quelque chose, vous devez simplement le faire, que vous soyez un homme ou une femme. Personne ne le fera à votre place, c'est vivre sa

propre existence. Tout est fait pour que tôt ou tard, l'on soit face à soi-même, c'est à ce moment-là qu'on fait connaissance avec l'authentique pratique, l'authentique méditation. Cette vie est au-delà du fait d'être homme ou femme.

Une autre caractéristique est l'exemple de la nature : dans la culture japonaise l'impermanence est comprise comme une qualité de la beauté. La vie éphémère d'une fleur incarne l'essence de la beauté, comme par exemple les fleurs de cerisier que l'on s'empresse d'aller voir s'effeuiller à la fin du printemps. Ainsi, l'impermanence est vitale dans l'expérience de la beauté, et n'est plus source de souffrance ou d'insatisfaction (*dukkha*) comme l'enseigne le bouddhisme ancien. La nature est belle à cause de son caractère impermanent. Dans l'enceinte des temples de ville ou à la campagne, il y a toujours un jardin plus ou moins grand, avec quelques arbres, parfois un petit étang. A l'extérieur comme à l'intérieur, règne l'esthétique du dénuement où le regard n'est pas pollué par le superficiel, alors chaque détail prend son importance. L'éclosion d'une fleur, d'une couleur, d'une forme, tout devient un sujet de méditation. Là encore, cette sensibilité, qui naît de la pratique, dépasse le clivage masculin-féminin.

La situation en Europe

La première femme européenne à recevoir la transmission du Dharma d'un maître japonais, fut une anglaise, Jiyu Kennett, en 1963. Aujourd'hui, on compte une trentaine d'enseignantes reconnues de l'école Sôtô en Europe, ayant reçu la transmission du Dharma de maîtres japonais ou européens. L'implantation du zen étant très récente (moins de cinquante ans) la situation est très différente du Japon. Il y a de multiples formes d'engagement. Certaines vivent dans des temples, d'autres ont une vie sociale tout en se consacrant à la Voie, certaines sont célibataires, d'autres mariées. Certaines dirigent des communautés, d'autres des lieux de pratique en ville. Ce qui importe avant tout est la foi et la détermination, et ce que l'on soit homme ou femme.